

elle la plus grosse part des travaux domestiques et des soucis du ménage. Et que ne savait-elle pas faire ! Personne ne réussissait comme elle les gelées de pommes ou d'abricots, ces jours-là, ses neveux la suivaient à la file, portant chacun son petit pot microscopique, qu'elle emplissait de confiture toute chaude. Elle était l'infirmière attirée de la maison, possédant des remèdes infailibles contre la fièvre, des onguents pour les brûlures, les coups, les meurtrissures. Puis, elle savait si bien l'histoire des portraits de famille !... Les Bausset faisaient partie de la bourgeoisie qui, en province, s'alliait parfois à la noblesse. Il y avait un peu partout, dans le salon et dans les chambres, des toiles enfumées et poudrées, — conseillers, abbés, baillis, grandes dames copiant dans leurs châteaux lointains les modes de la cour, fières bourgeois en cornette empesées ou en coiffe de linon. Quelles délices d'entendre tante Luce redire toutes ces vieilles traditions !

C'était dans sa chambre, aussi, que se trouvait le lit de la petite sœur, sa filleule, ange blond et rose ravi à la terre dès ses premières années, et à la perte de laquelle la pauvre jeune mère n'avait pas longtemps survécu.

Plus tard, toute cette famille avait été vraiment moissonnée. Le père et la tante Luce étaient morts, et aussi ce grand Edmond, si plein d'entrain et de folle gaieté, Gaston et Charles furent placés au collège. Le premier entra à Saint Cyr ; le second s'établit dans sa petite ville natale, où il entreprit le commerce des grains avec une prudence qui n'excluait pas certaine audace heureuse, et vit rapidement augmenter sa fortune.

D'un caractère froid et concentré privé des avantages physiques qui distinguaient son frère, affligé d'une timidité sombre et chagrine. Charles se laissa aller à la parcimonie et à l'égoïsme par la pente de son esprit sauvages, misanthrope, ennemi du luxe moderne. S'isolant de la vie commune, il se replia complètement sur lui-même.

Il y avait dans cet éloignement systématique de ses semblables, dans ce désintéressement total des émotions d'autrui, dans cette avarice même qui avait fini par diriger toutes ses actions ; car c'est une amertume plus profonde que ne pouvaient l'imaginer ses compatriotes, d'ailleurs observateurs superficiels.

Charles Bausset avait eu à lutter contre une de ces natures à la fois surnoisées et envieuses, absorbantes et sèches, dont les plaies appellent le toucher délicat d'une mère, et le baume d'un amour patient et dévoué. Ce bienfait lui manqua. Il se heurta partout à la répulsion qu'inspirait son caractère anguleux, et se vit rejeté dans l'ombre par la brillante silhouette de son frère, jusqu'au moment où sa fortune croissante lui attira une part d'attention qu'il sut attribuer à sa juste cause, et qu'il repoussa avec dédain.

Il lui restait un sûr moyen de guérison morale en même temps qu'un instrument de bonheur : la religion, qui eût été le fiel de son âme et l'eût porté à conquérir, à force de bonté, la sympathie qu'il enviait sans chercher à la ruiner. Comme beaucoup d'hommes, il passa à côté de cet appui divin.

Dès lors, il ferma non-seulement à son frère, mais à tous, ce cœur souffrant qui avait exigé de la société ce qu'il ne lui donnait pas. Son égoïsme devint plus brutal, plus révoltant que celui du colonel ; il s'en couvrit comme d'une cuirasse, arrivant à une indifférence réelle pour son entourage, et à ce culte du « moi » qui, dans l'isolement où il se retranchait, devait aboutir à la passion de l'argent, non point tant pour en acquérir que pour le conserver en haine des autres,

Et cependant, ce cœur ravagé et desséché était plus profond

que celui de son frère. S'il eût été religieux, il fut arrivé plus aisément au dévouement et à l'abnégation.

Le lendemain du jour où Robert avait fait connaître à Gabrielle la triste situation de sa cousine, la jeune fille frappa, à une heure encore matinale, à la porte de son oncle.

La vieille cuisinière qui composait à elle seule le personnel domestique de la maison et dont les traits refrognés offraient un vague reflet de ceux de son maître, se présenta d'un air maussade paraissant instinctivement désireuse de congédier la visiteuse importune.

— Puis-je voir mon oncle, Catherine ? demanda Gabrielle, tout en adressant à la vieille servante un signe de tête amical.

— Jo ne sais pas, répondit sèchement celle-ci. Monsieur lit dans le salon, et il n'aime pas qu'on l'interrompe.

— Voulez-vous lui demander s'il peut me recevoir ? dit la jeune fille avec douceur.

Après un moment d'hésitation, Catherine ouvrit la porte, qui jusque-là n'était qu'entre baillée, puis, la refermant avec soin, elle précéda Gabrielle dans le sombre escalier qui menait au premier étage.

— Prenez-garde à la marche du coin, dit-elle d'un ton bourru, elle est dangereuse. Mais bah ! comme dit Monsieur, la maison durera bien autant que nous, et il serait bien bon de la faire réparer pour ses héritiers.

Sur cette aimable réflexion, elle frappa doucement à une porte verroulée.

— Entrez, dit une voix brève.

La vieille femme leva le loquet grossier, et s'effaça silencieusement pour laisser passer Gabrielle.

Celle-ci n'entra jamais sans un frisson involontaire dans ce salon vaste et un peu nu dont les meubles tombaient littéralement de vétusté, et où des lambeaux de tapisserie, représentant des nymphes et des paysages fantastiques, étaient réunis par des bandes de papier gris.

Peut-être son impression eût-elle été différente si son père, plus soucieux du passé, eût animé pour elle toutes ces vieilleries du charme du souvenir, ou si tante Luce se fut trouvée là pour lui raconter l'histoire des portraits, des cabinets incrustés, des tasses de Saxe que la poussière ternissait sur une antique console. Mais tante Luce était allée depuis longtemps rejoindre les générations qu'elle avait entourées d'un culte si fidèle et d'un dévouement si touchant, le colonel ne voyait plus que les laideurs et les incommodités de la maison, — il n'y avait personne pour dire à Gabrielle que cette chaise, par les déchirures de laquelle le crin s'échappait de toutes parts, était celle de sa grand-mère, qui s'y asseyait pour chauffer les petits pieds roses de ceux qui étaient maintenant des vieillards. — personne pour lui raconter les parties joyeuses faites autour de cette disgracieuse table ronde, pour lui montrer la tasse préférée de son aïeul, et là-bas, dans le panneau, le petit bouton de cuivre de la cachette où, pendant la Révolution, son bisaïeul avait donné asile au curé de Marsay, au risque de sa vie.

Gabrielle ignorait donc tout ce passé d'innocent bonheur et d'épreuves noblement subies, tout ce trésor d'honneur, de tendresse, toutes ces traditions enfin qui nous relient à l'existence de ceux qui ne sont plus, et il était d'autant moins étonnant que son impression fût pénible, qu'elle n'était guère habituée à un accueil cordial dans cette maison, de ses ancêtres.

L'habitant du vieux salon lisait, enveloppé dans une ample robe de chambre, enseveli dans un grand fauteuil, ses cheveux gris en désordre formant un cadre étrange à son visage parcheminé.